

siné, et bien certainement la musique rentrera en grâce, auprès du chef de l'Eglise

ADOLPHE ADAM

(Fin)

MOZART ET L'ACCORDEUR.

IV

Avec quelques uns de ses amis à qui il avait donné le mot, Mozart, le lendemain, gagna le faubourg et monta chez Fischer.

Tout y était bouleversé. Les meubles et les instruments y avaient été, le long des murs, remplés les uns sur les autres. Dans cette salle ainsi dérangée, pouvait se mouvoir un nombreux public. A quelques pas de la fenêtre du milieu, se dressait une table autour de laquelle étaient assis plusieurs hommes. Devant cette table ne cessaient de grossir, du côté de la porte, des groupes de marchands et de revendeurs, ou encore le nombre des gens qu'attirait le spectacle assez rare d'une telle vente.

Près de la fenêtre de droite, se tenait l'accordeur dans une sombre immobilité. A peine aperçut-il le jeune maître tendant la foule, qu'il alla à lui et l'entraîna dans une chambre où précisément la pauvre Mme Fischer cachait sa honte et pleurait toutes ses larmes.

— Je vous attendais de meilleure heure, dit vivement Fischer à Mozart. N'importe! voici votre caisse telle que vous me l'aviez confiée. Vous vous êtes sans doute fait accompagner de quelqu'un pour la porter chez vous?

— Oui, oui, dit Mozart, et même de plusieurs personnes..... Mais, reprit-il, qu'est-ce donc que tous ces gens que je viens de voir dans la salle à côté?

— Ces gens! fit l'accordeur en détournant la tête d'un air de confusion.

— Oui, ces gens. Et pourquoi cette bonne Mme Fischer semble-t-elle si désolée?

Fischer roula autour de lui des regards farouches et répliqua:

— Ma femme! Elle vient d'apprendre la mort d'un parent. Ces gens, ce sont des curieux que j'ai invités à voir certaines expériences...

Mozart regarda l'accordeur entre les deux yeux. — Voyons, monsieur Fischer, voyons répondez-moi franchement: ne puis-je rien pour vous?

— Hein! plait-il? fit le vieillard en se redressant. Pour moi! Que voulez-vous dire? Rien, maître, absolument rien.

Mozart reprit:

— Ma fantaisie et mes plaisirs sont un gouffre où je vais aller verser en pure perte l'argent de cette cassette. Ne vaudrait-il pas mieux le confier à un brave homme pour l'aider dans ses affaires et le mettre en état d'assurer le pain de ses vieux jours? Qu'en pensez-vous?

— Ce que j'en pense! fit rudement le vieil accordeur. Vous êtes prince par le génie et vous devez vivre en prince. Si grande que soit votre

fortune, elle n'atteindra jamais à celle que vous méritez.

Quant à moi, continua Fischer, mon sort est réglé. Je suis, j'en conviens bourru, orgueilleux, sauvage, tout ce qu'on voudra, mais aussi trop vieux pour changer maintenant d'humeur et de caractère, et, ne vous en offensez pas, maître, vous semeriez en aumônes tous les ducats de cette caisse dans la rue, que je subirais la mort avant de les ramasser.

Sur le visage du vieillard éclatait en caractères de feu l'inflexible résolution de ne pas avouer sa misère, de repousser la compassion d'autrui, de rester sourd à toutes offres de service. Il y avait même lieu de croire qu'en insistant on ne ferait qu'affermir le farieux dans sa volonté inexorable. Aussi Mozart, résolu à le sauver quand même, songea-t-il à quelque autre moyen pour y parvenir.

Se résignant à emporter la cassette, il sortit par une porte qui ouvrait sur l'escalier, fit mine de gagner la rue, et rentra peu après dans la grande salle, où, derrière la foule, l'attendaient ses amis.

Le vieil accordeur ne disait pas une parole légèrement. Il avait annoncé qu'il vendrait son lit, et, en effet, ce fut le premier objet que les commissaires-priseurs mirent en vente.

— Un lit en vieux chêne, à baldaquin, avec matelas, coussins, couvertures et couettes! On peut le visiter dans la chambre à gauche. Deux ducats (1) ..

Plusieurs revendeurs, qui s'entendaient comme larrons en foire, renchérent fort discrètement.

— Et trois florins! fit un premier.

— Deux ducats et trois florins!

— Trois ducats! fit un deuxième.

— Trois ducats!

Ce peu d'empressement n'indiquait rien de bon. On pouvait parler à coup sûr que le lit serait adjugé par surprise à un prix bien inférieur à celui qu'il avait.

Une voix qui fit dresser toutes les têtes s'écria tout à coup du milieu de la foule:

— Dix ducats!

Les marchands stupéfaits cherchèrent des yeux l'auteur de cette folle enchère. Apercevant un groupe de jeunes gens qui riaient et semblaient chercher l'ombre, ils crurent à une trame d'écoliers, et l'un d'eux les gourmanda de venir s'amuser en pareil lieu.

— Qui parle de plaisanterie? demanda Mozart.

— Et l'on paye comptant! ajouta le trouble-fête.

Qu'à cela ne tienne! dit Mozart, en puisant dans la cassette.

L'un de ses amis prit une poignée d'or, se fit faire place, approcha de la table, y déposa dix ducats, glissa un nom dans l'oreille du receveur, et s'en retourna avec quittance délivrée à ce nom.

(1) Le ducat, on le sait, vaut environ dix francs et le florin le quart du ducat.